



HAL
open science

Le fer et les forgerons à Madagascar

Jean-Aimé Rakotoarisoa

► **To cite this version:**

Jean-Aimé Rakotoarisoa. Le fer et les forgerons à Madagascar. Revue historique de l'océan Indien, 2006, Science, techniques et technologies dans l'océan Indien : XVIIe-XXIe siècle, 02, pp.292-297. hal-03412339

HAL Id: hal-03412339

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-03412339v1>

Submitted on 3 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le fer et les forgerons à Madagascar

Jean Aimé Rakotoarisoa
Université d'Antananarivo

Les habitants des Mascareignes ont partagé depuis longtemps des aptitudes technologiques dans des domaines aussi variés que la poterie, la vannerie, le tissage, le tressage ou la menuiserie. Ce dernier domaine, hérité directement des charpentiers de marine des siècles passés, a donné cette admirable architecture de l'habitat créole.

Beaucoup de pays riverains de l'océan Indien ont eu leurs groupes de forgerons. Le développement de cette activité a été très important. Des demandes massives ont émané de divers pays comme l'Inde en particulier. Si ce commerce devenu florissant a contribué au développement économique d'un certain nombre de pays dont Madagascar, il a été aussi une des causes principales de la déforestation. La fusion du minerai nécessite en effet une énorme quantité de bois prélevée sur la forêt primaire et la mangrove.

Une technique, aussi innovante soit-elle, n'est souvent que le fruit d'une longue chaîne d'évolution héritée des générations successives. Depuis au moins deux millénaires, l'océan Indien a été le théâtre d'un échange technologique et commercial fructueux. Les multiples croisements culturels ont adapté, amélioré mais parfois aussi déformé ces techniques ancestrales selon les variantes de leurs organisations socioculturelles.

Les migrations anciennes ont permis l'émergence d'un fonds commun de savoir-faire dont les vestiges restent encore visibles dans le vécu quotidien des populations de nos îles. Beaucoup de ces techniques vont progressivement disparaître à cause d'une mutation de nos sociétés actuelles vers d'autres intérêts jugés à tort ou à raison plus valorisants. Efficacité et rentabilité prennent le pas sur toute autre considération.

LE FER, UN OUTIL DE PROPAGANDE

Une technique est aussi un outil de pouvoir et de ce fait peut engendrer un bouleversement notable au sein d'une société donnée. Une innovation technologique constitue certes un progrès sans pour autant apporter de manière significative un développement réel dans la vie de la population. Elle peut même parfois provoquer de graves conflits sociaux. Les classes dirigeantes entre autres ne la voient pas toujours d'un œil bienveillant tant qu'elles ne peuvent ni la contrôler ni en tirer parti. Les autres couches sociales restent parfois dans l'expectative en se demandant dans quelle mesure une telle nouveauté est en conformité avec l'esprit et les recommandations supposées des ancêtres. Globalement, il en résulte une certaine hésitation, voire de la méfiance, face à l'usage de ces nouveaux outils qualifiés de « modernes ».

Actuellement, il serait difficile d'attribuer de manière formelle la paternité d'une technique à un pays particulier. Tout le monde a fait fructifier le capital initial en fonction de son génie propre. L'héritage technologique malgache s'est bâti au fur et à mesure des immigrations successives amorcées depuis plus de deux millénaires. La métallurgie traditionnelle en fait partie.

Quoi qu'il en soit, pour beaucoup de communautés, l'usage du fer marque le début d'une nouvelle période dans les rapports sociaux. A Madagascar, la date de son introduction varie selon les points de vue et les intérêts politiques des groupes sociaux considérés.

Jusqu'à une époque récente, une croyance fortement enracinée stipulait l'apparition du travail du fer dans ce pays vers la moitié du XVI^e siècle. Pour des raisons de récupération politique évidente, elle est attribuée au roi Andriamanelo (1540-1575), qui résidait à Alasora, une localité à l'est de la capitale. Utilisant des sagaies à pointe métallique, ses partisans auraient vaincu facilement les *Vazimba*, premiers occupants du territoire qu'il convoitait. La réalité serait plutôt la simple vulgarisation d'une technique déjà bien connue pour fabriquer ces nouvelles armes. Une fois la paix retrouvée, Andriamanelo a d'ailleurs fait forger des *angady*, bêches à longue lame. Celles-ci vont permettre un labour plus profond donc un rendement amélioré de la production agricole dont le riz.

Cette entorse délibérée à la réalité des faits et à l'histoire a certainement été imposée car il donnait à ce roi ainsi qu'à ses descendants un artifice de pouvoir supplémentaire pour légitimer sa domination sur ses sujets. Cette version erronée fut pourtant la seule enseignée et transmise à toute une génération de Malgaches. Maintenant les travaux archéologiques menés depuis une vingtaine d'années ont clairement démontré que le fer est venu à Madagascar avec les premières vagues d'immigrants. Les études détaillées des vestiges de ces foyers anciens montrent une analogie frappante avec ceux des pays du Sud-Est asiatique comme en témoigne l'usage du soufflet à double piston. Ceci souligne une fois de plus l'importance des apports techniques et culturels de ces pays pour Madagascar.

Le processus de fabrication du fer dans sa version traditionnelle suit un véritable rituel. Cela se traduit à la fois par la gestuelle et les interdits à respecter. Tout ce qui a rapport à la métallurgie du fer, et, à plus forte raison, le matériel obtenu à partir de ce minerai sont frappés de nombreux *fady* (interdits).

LE FER, L'HOMME ET LA FEMME

Le minerai est considéré comme un être vivant. Dans la croyance populaire, le minerai de fer est assimilé à un corps humain, mâle de préférence. Il en possède tous les attributs et toutes les attitudes. Pour se dévoiler intégralement à un inconnu, il est nécessaire de lui parler dans des postures et une terminologie appropriées sinon il pourrait se cacher ou s'enfuir.

Le corps humain est aussi mis en parallèle pour illustrer les outils du fondeur et du forgeron : « *Sa cuisse constitue la pierre plate servant à laver le linge, l'autre cuisse est une pierre à affûter, sa tête est l'enclume, ses mains les marteaux, ses doigts les tenailles, la partie derrière le genou le foyer, ses jambes les soufflets de forge et ses bras liment à la trempe* »¹.

1. Texte original extrait du conte traditionnel d'Ibonia : « *Ny feny an'ila fanasan-tsarika, ny feny an'ila vatoasana, ny lohany riandriana fanasam-by, ny tanany tantanana, ny rantsany tandra, ny laferany fatana, ny kibon-dranjony tafoforana, ny sandrin-tanany isofalahy fanofam-by* »

La complémentarité entre les deux entités mâle/femelle se manifeste lors des différentes étapes de transformation du minerai. Une simulation de cette union charnelle homme/femme se reflète ainsi dans les étapes successives pour obtenir du fer.

La recherche d'un lieu d'extraction revient aux femmes jugées plus expertes pour donner leur avis. Elles sont assimilées aux *renin-jaza* (accoucheuses) ; tandis que le minerai est considéré comme un fœtus en gestation dans le ventre de la terre. La localisation du point de départ de l'extraction d'un filon serait déterminée par le sens de l'écoulement du sang de l'animal sacrifié en offrande.

En revanche, une fois le gisement identifié, les hommes ont le devoir d'amener à terme ce fœtus par une gestuelle très évocatrice. Accroupis avec les genoux toujours largement ouverts, ils émettent des râles puissants et pleins de sensualité à coup de *tsolo*, pic planté dans le minerai. Durant cette opération d'extraction du minerai et à ce moment-là seulement, les participants doivent adopter une attitude empreinte d'une certaine dignité, voisine du recueillement. Le reste du temps, l'assistance rivalise en propos grivois sans jamais verser dans la grossièreté.

Une fois le minerai extrait, les femmes (ou éventuellement les travestis) s'occupent du lavage et de la recherche des combustibles (bois, charbon, paille, etc.) nécessaires à la fusion et l'affinage.

Lors de la mise en place de la forge, l'introduction de la tuyère *didy* dans le fourneau constitue encore un moment fort dans l'affirmation de la dualité homme/femme. Mais ce symbolisme atteint son apogée lors de l'opération de fusion. En général, deux couples, se relayent pour actionner les pistons des soufflets afin de maintenir la même puissance de feu au fourneau. Pour une parfaite coordination de leurs mouvements selon un rythme déterminé, le couple est amené à mimer l'acte d'accouplement car le minerai en fusion se comportait aussi comme un nouveau-né.

L'écoulement du minerai en fusion hors du fourneau est d'ailleurs perçu comme une naissance et doit s'accompagner de toutes les précautions. En cas de traitement inadéquat, le minerai peut encore fuir et rejoindre le domaine des « esprits » d'où on l'a sorti.

La fusion peut ainsi rater, mourir (*maty*) si des usages ont été omis lors du rite de remerciement rendu aux esprits et aux ancêtres. Les croyances populaires rapportent des fusions ratées en raison d'actes malveillants. Jeter dans un fourneau des ingrédients comme puce, morceau de linceul ayant déjà servi, œuf pourri ou excrément est considéré comme un acte de sabotage intentionnel.

LE FER, LES INTERDITS ET LES CROYANCES

Les interdits liés au fer concernent à la fois son mode de fabrication et son usage dans la vie quotidienne des Malgaches.

Les femmes en menstrues et celles enceintes doivent se tenir éloignées de l'aire du travail du fer. Les premières sont considérées comme impures et risquent de souiller le minerai tandis que les secondes portent en elles le fœtus jugé comme un rival trop puissant par rapport au minerai naissant. Dans la même logique, les

Andriana, groupe des nobles, doivent aussi s'éloigner du théâtre des opérations : leur pouvoir trop important pourrait amoindrir la force qu'on souhaite donner au fer en cours de fabrication.

D'une manière générale, un *Andriana* n'avait pas le droit de produire lui-même du fer. Les traditions orales collectées dans diverses régions de Madagascar font état de déboires subis par des nobles ayant voulu s'ingérer dans le travail du fer. Ils ont été non seulement déchus mais ridiculisés pour la postérité.

Beaucoup d'interdits entourent l'usage du fer car ce métal est considéré comme un objet étranger et n'entre pas dans un certain nombre de rituels. Le désensablage des embouchures ne doit se faire qu'avec un *angady* en bois. Au XVII^e siècle, le roi interdit l'usage d'un *angady* en métal pour l'aménagement des digues de la vaste plaine marécageuse autour de la capitale. Des garçons sont encore circoncis avec un couteau en bambou dans les sociétés profondément attachées aux valeurs ancestrales.

Cependant, dans de nombreux cas, le fer devient une matière dotée de mille vertus.

Ainsi, les tisons, ou *fiaro*, utilisés par le fondeur au cours de la fusion sont très recherchés. Une décoction faite de brisures extraites d'un *fiaro* rendra plus fort tout individu homme ou animal. De même, dans le rite de rémission des fautes ou dans le traitement des maladies, le pouvoir purificateur du fer est mis à profit : les personnes cherchent à conjurer le mal ou guérir les maladies inconnues par l'entremise du fer. Une langue qui a proféré des paroles interdites doit être grattée avec un couteau. C'est le rite du *mikao-dela* (grattage de langue), pour purifier la langue, chez les Betsileo. De même chez les Merina, la langue souillée est purifiée avec un couteau passé au feu. Pour traiter une femme victime d'un mauvais sort jeté par une autre, un outil en fer est chauffé au rouge et arrosé d'eau. La vapeur ainsi dégagée aurait le don de libérer non seulement la femme ensorcelée de sa maladie mais aussi celle qui a jeté le mauvais sort de sa malveillance. Pour faire revenir l'âme égarée d'une personne *lasa ambiroa* (qui a perdu son âme) on frappe sept fois sur une vieille bêche usée.

Par analogie, il est interdit aux gens atteints de verrues (*vaikely*) d'enjamber une hache. Comme la hache sert à fendre (*mamaky*), les verrues à l'image du bois risquent de se fendre (*vaky*).

LE FER, LES FORGERONS ET LA SOCIÉTÉ

A Madagascar, la place des forgerons dans la société varie selon les régions. Ils peuvent être estimés ou méprisés mais en tout cas craints. Ils constituent une classe à part. Les *Andriana* ont feint de minimiser d'une façon ou d'une autre l'importance du forgeron. Ils ont accaparé le pouvoir du métal et ont asservi les artisans. Chaque souverain se devait d'avoir à sa disposition son groupe de forgerons.

Ce fer gratifié d'un certain pouvoir que les *Andriana*, toujours avides de manier et de posséder tout objet rare pouvant renforcer leurs privilèges, ont vite fait de se l'approprier en lui donnant un caractère héréditaire. Si, par tradition, la fabrication du fer a échappé totalement aux nobles, ils se sont arrangés pour en avoir l'usage exclusif. Des lois sont proclamées pour restreindre, voire interdire, l'emploi de ce

métal aux autres couches sociales. Les sanctions peuvent aller jusqu'à la peine de mort.

Les relations entre les forgerons et les tenants du pouvoir sont teintées d'une certaine ambiguïté. Ces derniers souhaitent reléguer et maintenir les forgerons à un rang inférieur. Toutefois, des *Andriana* conscients de l'importance économique des forgerons veulent en faire des alliés privilégiés.

Il ressort donc que le pouvoir politique est intimement lié au pouvoir technologique et stratégique. Les rapports de force entre les souverains et les forgerons sont si imbriqués qu'aucun des protagonistes ne se risquerait à en clarifier définitivement les règles.

Il arrive parfois que les forgerons bénéficient de certains privilèges propres aux *Andriana* et même aux souverains régnants. Ce fut le cas des bijoutiers et orfèvres royaux.

La place des forgerons au sein des autres groupes sociaux est aussi très complexe. Elle est en tout cas marginale par rapport aux catégories sociales traditionnelles. Assurés de la maîtrise de leur technique, les forgerons s'entourent d'un certain mystère qui engendre la méfiance. Ils en tirent aussi un prestige social et font croire à une puissance acquise par leur contact avec les esprits de la terre. Au travers de sa technique, le forgeron est à la fois admiré mais aussi craint.

Toutefois, de par sa position marginale, le groupe des forgerons est aussi fragilisé. Les problèmes rencontrés par l'ensemble de la société peuvent lui être attribués. Un forgeron est facilement désigné à la vindicte populaire comme la source des aléas climatiques affectant une région : sécheresse, grêle, etc. Ces accusations ne sont jamais formulées ouvertement mais demeurent dans la pensée de chaque membre de la société. Tout se passe comme si chacun voulait éviter une vengeance ultérieure du forgeron.

Conscient de son rôle et de sa place, le forgeron adopte selon les cas trois attitudes envers sa société : neutralité, infériorité et supériorité. Dans le cas de la neutralité, le forgeron ne participe à aucune des cérémonies traditionnelles organisées par sa communauté. Il se considère comme indépendant. Dans le cas de l'infériorité, il est simplement mis à l'écart et on lui attribue tous les vices. Dans le cas de la supériorité, il est craint et vénéré et en profite au maximum.

L'évocation de cette métallurgie ancienne de Madagascar et de la place des forgerons dans la société nous interpelle sur une évolution possible des artisans dans nos régions respectives. Les artisans devraient former un ensemble uni pour déposer des brevets afin de protéger leur création. Cela leur donnerait assez de force pour éviter des frustrations comme au siècle dernier.

La revalorisation de ces techniques anciennes devrait être envisagée comme un moyen de réaffirmer les racines culturelles qui lient les habitants de l'océan Indien pour une meilleure visibilité de leur identité. Il serait malsain de la

réduire à une simple série d'activités visant à produire des objets destinés à satisfaire les besoins et la curiosité d'une clientèle spécifique.

Actuellement on assiste à un certain engouement pour le « fait main » qui est devenu un label de qualité donc relativement cher et *de facto* hors de portée de ceux qui en auraient encore le plus besoin.

Enfin il serait souhaitable que la maîtrise de ces techniques traditionnelles ne soit plus transmise en vase clos au sein d'une même famille ou d'un clan mais qu'elle entre dans le cycle normal de la conservation de tout patrimoine immatériel.

JEAN AIMÉ RAKOTOARISOA EST PROFESSEUR D'ARCHÉOLOGIE
jar@simicro.mg